Les femmes ou les silences de l'histoire [Michelle Perrot]

Autor(en): **Thébaud, Françoise**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **7 (2000)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MICHELLE PERROT
LES FEMMES OU LES SILENCES DE L'HISTOIRE

FLAMMARION, PARIS 1998, 493 P., 149 FF

«Le silence est l'ordinaire des femmes» écrit Michelle Perrot, qui réunit sous le titre *Les Femmes ou les silences de l'Histoire* 24 de ses contributions majeures à ce qu'on appelle l'histoire des femmes. Publiées entre 1974 (le chapitre «grèves féminines» de sa thèse sur les ouvriers en grève) et 1997 (trois textes sur l'exclusion politique des femmes ou leur engagement dans la cité), elles étaient jusque-là dispersées dans des revues, actes de colloques ou ouvrages collectifs.

Faut-il présenter Michelle Perrot? Historienne du mouvement ouvrier et de la prison, elle fut, enseignante à l'Université Paris 7 (établissement post-soixante-huitard ouvert à l'innovation), une des pionnières de l'histoire des femmes en France, tandis que se dessinaient parallèlement quelques pôles provinciaux (notamment à Aix-en-Provence autour d'Yvonne Knibiehler). Son enseignement, la direction de nombreux travaux, l'écho apporté aux recherches universitaires ainsi que ses propres ouvrages ont largement contribué au développement de cette discipline dont l'émergence et les étapes sont évoquées à grands traits dans l'introduction générale du volume: du cours proposé en 1973 («Les femmes ont-elles une histoire?») à la parution de la collection *Histoire des femmes* et au dernier colloque-bilan («Une histoire sans les femmes est-elle possible», cf. compte rendu), le chemin est long qui débouche sur une histoire complexe des relations entre les sexes, articulée autour du concept de genre et soucieuse d'intégration. Complétant l'essai d'ego-histoire rédigé en 1987 pour Pierre Nora, Michelle Perrot y exprime avec pudeur «le profit existentiel» de ce projet «à la fois individuel, intellectuel et politique» qui lui a permis «de mieux comprendre ces lignées de femmes qui [l']avaient précédée» et, dit-elle, de se trouver elle-même. (p. XVI) Elle souligne aussi son intérêt historiographique pour l'ensemble de la discipline: «[…] l'histoire des femmes et des rapports de sexes pose avec bonheur la question de la permanence et du changement, de la modernité et de l'action, des ruptures et de la continuité, de l'invariant et de l'historicité… Objet d'enquêtes précises et nécessaires, terrain rêvé pour la micro-histoire, elle est un terrain de réflexion majeure […]. Elle interroge le langage et les structures du récit, les rapports du sujet et de l'objet, de la culture et de la nature, du public et du privé. Elle remet en cause les partages disciplinaires et les manières de penser.» (p. XVII)

Le lecteur, spécialiste ou non, en sera convaincu en suivant le parcours historiographique que lui propose Michelle Perrot: l'historienne a regroupé ses écrits par thèmes et doté chacun d'eux d'une introduction qui contextualise l'écriture et offre un bilan critique du travail accompli. «Traces» pose en ouverture la question fondamentale des sources de l'histoire des femmes: pour aller au delà des images et discours foisonnants autant que déformants, les historiennes et historiens ont interrogé autrement les archives (jusque dans la forme sexuée de leur approvisionnement), pratiqué l'enquête orale et dès les années 1970 recherché activement, publié et analysé des correspondances, des journaux intimes ou des autobiographies, comme la correspondance des filles de Karl Marx ou le journal de Caroline Brame rédigé sous le Second Empire.

«Front pionnier de la recherche sur les femmes», (117) tant en sociologie qu'en histoire, la question du travail a beaucoup mobilisé Michelle Perrot, dans une succession de contributions signi-

ficative de l'évolution du regard de l'histoire des femmes: description du morne univers des ouvrières, exploitées et soumises, cantonnées dans des «travaux de femmes», tandis que leurs hommes rêvent d'un ménagère; insistance sur l'autonomie et l'activisme de la femme populaire rebelle du 19e siècle ou de celles qui s'engagent au 20e siècle dans les «métiers de femmes». Depuis une dizaine d'années, l'approche s'est enrichie d'une attention à la division sexuelle du travail dans les ateliers mixtes ou le monde des bureaux, aux phénomènes de violence ou de harcèlement sexuel, mais aussi, à la suite d'une historiographie américaine souvent contestée, à l'imaginaire social qui façonne les pratiques. Plus encore – et c'est l'objet de la troisième partie «Femmes dans la cité» –, elle s'est largement déplacée vers un objet qui bouscule l'universalisme français et interroge l'ensemble de l'histoire politique: «[…] la publicité des femmes, à savoir leur place, leur fonction, leur rôle dans l'espace public, dans la formation de l'opinion et de l'imaginaire publics.» (212) Place et rôle de l'ensemble des Françaises mais aussi de figures militantes dont l'approche biographique ou la réédition de textes a toujours mobilisé l'histoire des femmes, particulièrement sensible aujourd'hui à l'écriture biographique et aux significations de l'exceptionnel et du représentatif. Michelle Perrot a étudié Flora Tristan comme enquêtrice du social et donné à la collection «Les acteurs de l'Histoire» sa première figure féminine, en éditant les écrits politiques de George Sand entre 1843 et 1850.

Moins homogène à première vue, la dernière partie des *Femmes ou les silences de l'Histoire* rassemble, sous le titre «Débats», un compte rendu de colloque, une préface et des articles historiographiques et méthodologiques. L'introduction, plus longue que les précédentes, rappelle les questions qui ont jalonné et stimulé 25 ans de recherches: faut-il faire l'histoire d'un groupe ou celle des relations entre les sexes, l'histoire des représentations ou celle des pratiques et des expériences, l'histoire d'une identité fondamentale ou celle d'un jeu complexe d'identités et de différences? Michelle Perrot y évoque aussi rapidement «les fronts pionniers» – «création, politique, corps, images» (352) – et identifie les débats, toujours actuels, qu'ont expliqués ou suscités les textes présentés: la guerre est-elle conservatrice ou favorable aux mutations des rapports entre les sexes? Y a-t-il, comme l'a suggéré Mona Ozouf une «singularité française» des relations entre les hommes et les femmes, et une part d'invariant historique? Derrière la polémique autour du droit de cuissage, mythe qui ne gomme ni la réalité de la violence ni les effets d'un telle croyance, ne faut-il pas porter une attention de plus en plus grande à l'imaginaire social et poser la question du genre à la représentation? Comment enfin analyser les images, au delà de l'inventaire des représentations de la féminité et de leurs significations? Et qu'apprendre de Michel Foucault? Cet ensemble de questions n'est pas, à mes yeux, le signe d'une «problématisation (encore) hésitante» de l'objet-femme (351) – formulation trop rapide et quelque peu négative – mais l'expression de la richesse de l'histoire des femmes et des genres qui a besoin aujourd'hui d'espace pour développer ses potentialités.

«Vous nous entendez?» demande Michelle Perrot au terme de son introduction générale, filant la métaphore et interpellant le public lecteur comme la communauté des historiens, trop réservés en France sur la légitimité de ce champ de recherches. Bonheur de lecture, précieux instrument de travail par les nombreuses références citées, l'ouvrage rétrospectif de

Michelle Perrot est une invite à poursuivre l'aventure, dans le débat sur les manières de faire et la confrontation avec la discipline historique; pour vaincre enfin les silences de l'histoire, qui sont à la fois silence des traces et silence du récit historique.

Françoise Thébaud (Avignon)

MARY MAYNARD (ED.)
SCIENCE AND THE CONSTRUCTION OF WOMEN

UNIVERSITY OF YORK, UCL PRESS, LONDRES 1997, 193 P., £ 40.–

Ce n'est pas sans risque que, selon Mary Maynard, les *Women's Studies* ont plutôt négligé les domaines des sciences et de son versant appliqué, la technologie. Les neuf articles, que cette directrice du Centre des Etudes Féminines de l'Université de York aux Etats-Unis a rassemblés dans un recueil à vocation pluridisciplinaire, se proposent de combler cette lacune de l'historiographie féministe.

D'une lecture contraignante, le chapitre introductif de l'éditrice engage ses collègues à révoquer leurs préjugés antiscientifiques ou à s'affranchir d'une vision polarisée selon laquelle les sciences seraient, en regard de la condition des femmes, alternativement oppressives ou salvatrices. Toutefois, puisque la science et la technologie portent, en contenu comme en pratique, la marque du *pouvoir* masculin, les «études femmes» sont sommées de s'attaquer à la racine du mal, c'est-à-dire de proposer de nouvelles définitions *politically correct* de la nature de la science. L'arsenal méthodologique, que le lecteur moyen aura sans doute peine à identifier précisément, est présenté en terme de «méthode féministe dérivée de l'histoire, de la sociologie, de la déconstruction, de l'analyse du discours et de la critique littéraire» auxquelles il faudra additionner une dose de «théorie postmoderne, matérialiste, cyborgienne et perspectiviste (‹standpoint›)». (2) Quel que soit le sens précis que l'on peut accorder aux différents ingrédients de cet inventaire, il faut savoir que c'est, globalement, l'attitude dite «positiviste» qui est ici combattue. Sans craindre l'autocontradiction, Mary Maynard affirme que les notions traditionnelles d'objectivité, de vérité, de rationalité et de réalisme sont foncièrement inquiétantes et douteuses. Le sont-elles «objectivement», ose-t-on lui demander? Elle ajoute, thèse assez curieuse en apparence, que ces canons de la «vieille élite scientifique» (6) sont l'expression d'une domination masculine dont Francis Bacon, est, on l'apprend au chapitre suivant, le promoteur initial. Platon respire…

Le militantisme propre à la recherche féministe est parfaitement illustré par l'article d'Hilary Rose, qui, appelant à un «changement de la discipline», présente un certain nombre d'arguments en faveur d'un programme de redéfinition du contenu et de la pratique des sciences. Parce que l'histoire nous apprend que les sciences (l'auteur omet fâcheusement de préciser lesquelles) se sont toujours compromises dans la légitimation des doctrines inégalitaires, racistes, impérialistes ou sexistes et qu'elles portent, aujourd'hui encore, la marque de cette complicité idéologique, parce que les scientifiques ont l'arrogante ambition de chercher à expliquer le monde tel qu'il est, parce que ce sont toujours les groupes détenteurs du pouvoir qui s'arrogent le droit de déterminer arbitrairement les frontières de ce qui compte comme scientifique (et omettent insidieusement de mentionner le biberon dans la liste des grandes inventions de ce nom), et en raison des risques imprévisibles provoqués par le développement des technosciences,